

Sophie Ménard
Université de Lorraine

Fafa au pays du Père Noël.
Microlecture ethnocritique
d'*Éboueur sur échafaud*
d'Abdel Hafed Benotman

Notre propos est de montrer que l'incipit d'*Éboueur sur échafaud*¹ de Benotman se caractérise par une hybridation et une pluralité culturelles. Relatant un rite fondateur de la virilité, celui de la circoncision, le premier chapitre allie la traversée rituelle musulmane à la fête chrétienne de Noël, dans un jeu subversif et poétique de belligérance culturelle.

L'initiation vécue à travers les yeux de l'enfant emprunte au symbolisme de la magie de Noël : « il attendit la grande révélation comme ses copains d'école espéraient jadis le père Noël... Fafa attendit *son sien* à lui de papa Noël des Mille et Une Lunes » (*É*, p. 14).

1. Abdel Hafed Benotman, *Éboueur sur échafaud*, Paris, Rivages/Noir, 2009 [2003]. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *É*. C'est toujours moi qui souligne.

Synchrétisant les merveilleux occidental et oriental, ce père Noël apparaît sous les traits de l'officiant-initiateur « barbu », qui recèle une grosse « sacoche » renfermant, selon Fafa, les « cadeaux » (É, p. 15) qu'on lui a promis (É, p. 14). Comparé à « un boucher » (É, p. 16), il est littéralement décrit comme un châtreur de cochons puisque l'initié est, après son opération rituelle, un « cochon égorgé » (É, p. 17). Sans entrer dans les détails de l'interdit du porc dans la religion musulmane ou encore de l'assimilation, dans les cultures occidentales, de l'enfant et du cochon², notons surtout ici l'interdiscursivité avec la légende de Saint Nicolas, distributeur d'étrennes, patron des écoliers et personnification du cycle des Douze jours, qui est également un avatar du Père Noël. Rappelons que le saint, ayant grand-faim de « petit salé », ressuscite des enfants après qu'un boucher les ait égorgés. Ainsi, l'enfant cochonisé du roman servira, lui aussi, fantasmatiquement de repas familial : « Nabila [la mère] lui raconta que son bonnet de chair avait fait office de fève » (É, p. 18). La transsubstantiation subversive et cannibalique — « *Mangez, ceci est mon corps. Buvez, ceci est mon sang* » eut d'étranges résonances en lui. » (É, p. 19) — clôt le « sacrifice », marqué calendairement par une double référence à la fête clausulaire du cycle des Douze Jours : « En file indienne, Fafa vit débouler au pied de son lit d'étranges rois mages et des pèlerins — ceux *du mont Chauve*³ » (É, p. 17). Le texte se réapproprie l'ambivalence culturelle de la fête chrétienne — les rois mages — et de sa coutume « populaire », répudiée par l'Église, à savoir la traditionnelle galette du Jour des Rois, qui sert à élire, au hasard de la répartition alimentaire, un roi du jour. On a donc une séquence narrative programmant l'identification de Fafa, « l'enfant roi du jour » (É, p. 18) — entendons le jeu de mot : l'enfant roi/le roi du jour —, à Jésus⁴.

2. Voir Claudine Fabre-Vassas, *La bête singulière. Les juifs, les chrétiens et le cochon*, Paris, NRF-Gallimard, coll. « Bibliothèques des sciences humaines », 1994.

3. Le « mont Chauve » est le mont du Calvaire, le Golgotha où Jésus a été crucifié.

4. De la venue espérée du Père Noël et de ses cadeaux, de l'apparition des Rois mages et de « l'enfant roi du jour » (É, p. 18) en passant par le rite de la fève lors du jour des Rois, c'est tout le cycle des Douze Jours qui est condensé dans cette journée : on y retrouve même en creux les fêtes carnavalesques de l'âne

La circoncision, qui fait l'homme musulman, fonctionne également en homologie avec le travail cognitif faisant croire (ou ne plus croire) au Père Noël, qui, dans les sociétés occidentales, est un des passages fondateurs balisant la fin de la petite enfance⁵. Or, pour Fafa, cet enfant d'un Noël hétéroculturel qui amalgame le profane et le chrétien à la base de la fête, l'épiphanie n'est pas celle de la Sainte Famille, mais plutôt d'un désenchantement de la croyance en la famille, plus particulièrement en la toute-puissance de la figure du père. Comme lorsque l'enfant apprend que le Père Noël n'existe pas (« si le père Noël avait existé »... (É, p. 106), se dit-il), Fafa passe au rang de ceux qui savent que le monde n'est pas magique; il accède également à cette vérité fondamentale voulant que les adultes ne disent pas toujours la vérité : effectivement, « la grande révélation » et les cadeaux rêvés sont vite désenchantés par l'ablation rituelle.

Par ailleurs, dans la culture française, le cycle des Douze Jours a valeur de présage pour l'année à venir. Ce schème culturel, inscrit dès l'incipit, a narrativement une fonction prédictive : il augure l'avenir de l'enfant, dont l'initiation à la masculinité est marquée par l'apprentissage du mensonge des parents, mais surtout du passage subreptice d'une croyance aux étrennes de Noël à ceux obtenus par le vol. Placé sous le signe de ce cycle noëllique, qui est un temps du don et des étrennes, le roman établit entre « donner » ou « recevoir » des cadeaux de Noël et « voler » un rapport ambivalent de contiguïté, soulignant ainsi un cycle de réciprocité dévoyé :

Face aux petits camarades de classe, Fafa s'inventait de faux Noël et des anniversaires placebo, il entrait en compétition de cadeaux et, de mensonge en mensonge,

(Fafa est un « âne »), des fous et des Innocents (durant lesquelles précisément les enfants sont les rois du jour), mais surtout celle du 1er janvier qui est le jour de la Circoncision (de Jésus).

5. Voir Claude Lévi-Strauss, « Le Père Noël supplicié », *Les Temps modernes*, n° 77, 1952, p. 1572-1590. Nous nous inspirons également des hypothèses interprétatives sur la fête de Noël faites par Jean-Marie Privat dans ses séminaires *Ethnographie de la culture* et *Anthropologie de la vie quotidienne* donnés à l'Université de Lorraine, en 2012.

il fallait parfois prouver la véracité des dires par des faits. Fafa volait donc pour dans la cour de récréation ouvrir secrètement son cartable et montrer aux enfants émerveillés, ce que lui, Faraht, avait reçu de ses parents pour son anniversaire ou sa fête. (É, p. 122)

C'est lors de la circoncision qu'il (dé)forme ce lien entre donner/recevoir/voler : Fafa se fait dérober son prépuce; en échange, sa famille éloignée lui donne des cadeaux rituels (l'argent et les bonbons) qu'il se fait voler par sa famille proche : il perd ce jour-là, en somme, sa croyance au don gratuit. Ses rêves de cadeaux — « les cadeaux étaient-ils là-dedans? » (É, p. 15) / « enfin, les cadeaux tant rêvés montraient leur nez » (É, p. 17) —, il les obtiendra désormais en volant⁶.

Le rite, situé au seuil du texte, forme littéralement et symboliquement un (mauvais) passage. Organisé selon une ethno-logique inversée du don et de l'enchantement merveilleux caractérisant le temps festif entourant Noël, il se constitue comme un envers de cette fête conçue comme la seule période où les enfants ont « *droit* à exiger des cadeaux⁷ » et à les recevoir. Le Noël de Fafa est le temps d'une initiation ratée sur le plan de « la socialisation par l'apprentissage des règles de l'échange des cadeaux⁸ », car, précisément, chez les Bounoura, on ne se fait pas de cadeaux.

6. C'est d'ailleurs, lorsque les Bounoura fêtent Noël pour la première fois et qu'ils offrent en cadeaux à Fafa les voitures qu'il avait auparavant volées, avec son groupe de petits voleurs (d'ailleurs composé de huit gamins à l'instar des huit rennes du Père Noël), au Monoprix (rue de Rennes, à l'onomastique noëllique) que l'enfant assume son destin : « ce jour-là, dans l'esprit de Fafa, l'acte des parents Bounoura légitimait le vol. » (É, p. 126).

7. Claude Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 1581.

8. Sophie Chevalier et Anne Monjaret, « Dons et échanges dans les sociétés marchandes contemporaines », *Ethnologie française*, n° 4, t. XXVIII, oct.-déc. 1998, p. 439.